

Théâtre. À ce soldat yiddish inconnu

La Rue, d'Isroël Rabon, trace l'itinéraire d'un soldat démobilisé après la Première Guerre mondiale.

Il aura d'abord combattu contre les Prussiens, puis les bolcheviques, pour finir par échouer dans une ville, quelque part dans le Yiddishland. Clochard céleste, il erre désormais dans cette ville fantôme dont les murs des maisons suintent la suie qui s'échappe des usines, quémandant un bout de pain, une couverture, un livre. Quelques rencontres, quelques regards parfois amicaux rompent l'indifférence. Dans sa tête, les souvenirs d'une vie en lambeaux se bousculent : l'enfance miséreuse, la guerre, la solitude, sa judaïté.

L'errance de ce soldat inconnu qui parlait en yiddish est peuplée de trous noirs et de personnages hauts en couleur : une petite fille qui lui murmure un merci qui réchauffe le cœur, un vieux marionnettiste, une artiste de cirque... Ce soldat, c'est Isroël Rabon. La Rue, une autobiographie qui ne dit pas son nom (traduit par Rachel Ertel), est un roman d'une cruauté sans fard sur ce monde d'après-guerre, son antisémitisme rampant, mais aussi d'une profonde humanité.

Marionnettes si humaines

Marcel Bozonnet l'a adapté et mis en scène avec la complicité, respectivement, de Jean-Pierre Jourdain et Pauline Devinat. Avec trois fois rien, un soupçon de magie et un zeste de liberté, des éclairs poétiques surlignent le tragique de situation. Les projections vidéos (de Quentin Balpe) dessinent, sculptent la silhouette expressionniste de cette ville qui, soudain, prend vie. Gwennaëlle Roulleau a imaginé un univers sonore traversé de mille et un bruits du monde, de mélodies yiddish, tandis que les lumières de Philippe Catalano éclairent sobrement le corps du soldat (Stanislas Roquette), un corps meurtri, épuisé, qu'il marche sous les copeaux de neige, la boue ou les trottoirs glacés. Quand la nuit descend, le soldat est enfermé dehors, entend-on. Comme lui, on éprouve les morsures du froid qui s'engouffrent dans sa capote déchirée. Et puis il y a les marionnettes, celles d'Émilie Valantin, manipulées par Jean Sclavis, incroyablement humaines, bien plus humaines que tous ceux qui claquent la porte au nez du soldat. Quant à Lucie Lastella, ses tours de piste à la roue, dansés, aériens, son duo en-chanté avec le marionnettiste, illuminent le spectacle d'éclats de vie. Comme une sculpture de Giacometti, l'homme soldat d'Isroël Rabon avance pour ne pas tomber. Rabon, un auteur à (re)découvrir.



<https://www.humanite.fr/sites/default/files/humanite-icone-250.png>

